

## UNE PARTIE DU GRAND TOUT (achevé le 22 décembre 2011, premier jour de l'hiver)

J'étais une partie du Grand Tout, qui domine de sa masse altière et sobre la surface de la Terre ; avec ses congénères, qui plus haut, qui plus effilé, qui plus majestueux.

Chaque jour depuis l'éternité j'observais le soleil apparaître, peu à peu gagner du terrain, et me couvrir enfin, moi, de sa robe dorée, éclatante, et m'emplir de fierté.

Chaque soir depuis l'éternité je le voyais s'échapper vers d'autres contrées, par delà les collines, et sentais peu à peu son feu s'éteindre en moi, puis passer sur moi, en moi, la griffe du froid intense. Chaque nuit depuis l'éternité.

Chaque jour je jouissais de l'incommensurable variété du ciel. Chaque jour je souriais sous le pas leste des chamois, admirais l'audace des dernières touffes d'herbe conquérantes, dansais avec le balancement des pins, là bas, respirais leur essence, emportée jusqu'à moi par les vents ascendants, virevoltais avec les habiles chocards, tremblais au craquement horrible des séracs, là haut, dans ces horizons inconnus.

Mon destin était lié à l'Eau, immanente et magique.

Dès les premiers jours de l'automne les flocons délicats approchaient de la grande masse, impavides, et se posaient sur moi, plus légers que le duvet de l'aiglon. L'espace d'un instant, je les portais comme un trésor fragile, avant d'être enseveli. L'habit de glace dont me revêtais l'hiver se délitait patiemment au printemps. Le manteau épais se muait goutte après goutte en chemise de drap, puis en dentelle délicate et évanescence, jusqu'à n'être plus rien qu'un soupçon. Le jour divin et l'air frais emplissaient alors à nouveau mon espace, pour quelques lunes...

Je humais les brumes, les brouillards, dans leur ascension vers les cieux, et cherchait plus tard à retrouver dans chaque recoin de nuage les gouttelettes familières rencontrées dans l'éphémère. La pluie battait parfois sans relâche mes flancs solides ; sans effet ou presque ; je souffrais plutôt du lent passage du ruissellement, caravane d'infinie multitude dans laquelle l'unité inoffensive acquiert la force de l'armée, déterminée, implacable, toujours victorieuse.

C'est l'eau encore qui fit basculer mon destin, ce jour de mon éternité le seul vraiment distinct. J'avais deviné par d'insensibles prémisses que dans mes entrailles accessibles à elle seule, l'eau devenue glace finirait par venir à bout de ma résistance. Je basculai un soir dans le vide que j'avais nargué si longtemps, avec quelques morceaux d'un autre moi-même. Je connus alors le mouvement ! Puis le roulement enivrant, le fracas terrible, l'éclatement, et enfin le repos.

J'oubliai ma grandeur passée près des rives d'un torrent. Au pied des mélèzes, plus de soleil pour me réchauffer, m'exalter. Je trouvai cependant plus qu'une consolation dans les subtiles fragrances qui courent dans la forêt, dans les conversations des passereaux, et l'agitation permanentes des araignées et des coléoptères !

Tout cela cependant ne dura qu'un instant, quelques centaines de révolutions au plus. Un printemps plus chaud, plus pluvieux, l'eau du ciel ruisselante s'allia à l'eau venue des cimes et gonfla le torrent en une crue plus puissante que ses soeurs. Le ruisseau soudain devenu fleuve ne fit qu'une bouchée de son lit, et le sol de ma retraite forestière ne fit alors plus qu'un avec les flots tumultueux. Je fus emporté dans un nouveau mouvement, d'une violence inouïe qui me laissa sonné.

Mes souvenirs suivants me replacent sous un filet d'eau glaciale. Ma vie avait pris une autre tournure. Je revis le ciel à travers les iris du courant. Je sentis contre mes flancs le frôlement soyeux des écailles du saumon. J'accueillis comme un duvet la mousse aquatique, servis de refuge aux larves des trichoptères et aux oeufs de toute sorte. Un jour même, la masse sombre d'une patte d'ours m'enfonça quelque peu dans mon lit de sable.

Mais surtout je changeai. Plus vite qu'auparavant. Au passage des ondes besogneuses, mes traits, que j'aimais secs et tranchants, peu à peu s'adoucirent. Face après face, crue après crue, avancée après avancée, je pris des rondeurs que je n'aurais soupçonnées. Depuis ma première chute, le voyage se poursuivait sous une forme chaque jour indistinctement différente.

Je quittai les pentes pour la plaine, le torrent pour le ruisseau, le ruisseau pour la rivière, et la rivière pour le fleuve. Je stagnai quelque siècles sur une plage, avant d'être à nouveau emporté, et poli ; je traversai les horizons, qui autrefois limitaient ma vision, et découvris des bois, des landes, des prairies inconnus. Toujours plus petit, toujours plus léger, j'acquis une vitesse insensée ; on eut crû que j'étais toujours plus pressé.

J'ignore combien de lunes dura ce voyage sur la longue traîne du fleuve. Mais je sentais bien l'extrémité approcher. L'élément dans lequel je baignai se fit de plus en plus salé, plus corrosif, et, finalement, mes soeurs et moi furent précipitées dans la grande masse mouvante ; diluées.

Au cœur de cet univers iodé, progressivement je m'enfonçai, laissant derrière moi l'agitation superficielle et l'éclat des écumes, le vol des exocets et les geysers des jubartes. Le chant envoûtant de ces imposantes sirènes m'accompagna cependant, moi l'infime particule, dans l'obscurité des abysses, plus profonde et glaciale que mes nuits d'hiver passées. Le mouvement alors s'arrêta.

Voilà plusieurs millénaires maintenant que je gis en cette demeure secrète, enseveli sous le poids des eaux et ceux de mon peuple arrivés après moi. Aussi bas que j'avais été haut.

Mais je le sais, je le sens, un jour sonnera l'ère de la *résurrection*. Je connaîtrai alors à nouveau la fierté des cimes.

Je suis patient, je saurai attendre.

Je suis une partie du Grand Tout.

J'ai vécu et compris : le voyage dans les faits, jamais ne commence, jamais ne s'arrête.